

2017

Premières batailles

Di Rupo, chroniques d'une ambition (1/6)

Président du PS depuis 1999, Elio Di Rupo poursuit un rêve, mais lequel ? Celui, narcissique, de battre des records de longévité au pouvoir ? Ou celui, politique, de maintenir la domination socialiste en Wallonie et à Bruxelles ? Avec Bart De Wever, auquel nous avons consacré une série cet été, il est en tout cas l'homme qui a le plus pesé sur la trajectoire de la Belgique au cours des années 2000. Durant 6 jours, "La Libre" explore le mystère Di Rupo.

Récit François Brabant

Faillir être flingué. Le titre est celui d'un beau roman de Céline Minard, épopée dramatique et onirique à travers un Far West de tous les dangers. Il ferait merveille si un auteur entreprenait un jour de raconter sans fard les années 1980 d'Elio Di Rupo, façon série noire ou série B. Certes, ce n'était pas le Dakota ou le Wyoming. Mais les entrailles de la terre étaient noires, et les chefs étaient rouges. C'était le Borinage.

Les historiens rapportent que c'est dans cette contrée indéfinie qu'est né à la fin du XIX^e siècle un parti, un mouvement. Une contestation, une mobilisation. Une colère. Moins de dix kilomètres séparent la vieille ville de Mons, et son beffroi baroque, de l'industrielle Quaregnon, où a été adoptée en 1894 la charte qui sert, à ce jour encore, de référence doctrinale aux socialistes belges. Le héros du cru se nommait alors Alfred Defuisseaux. Avocat républicain, théoricien de la grève générale, le député montois appelait au soulèvement les mineurs de Wasmes, Boussu, Frameries et alentours. Mais sa virulence l'a perdu. L'auteur du "Catechisme du peuple" finira exclu du Parti ouvrier belge (POB), ancêtre du PS, dont il a été l'un des fondateurs.

Le Borinage n'en reste pas moins cette terre sauvage, peuplée de combattants bourrus, coriaces. Là, moins encore qu'ailleurs, la lutte des classes n'est affaire de dentellières. Tête de liste communiste dans l'arrondissement de Mons (il sera plus tard ministre PS), Pierre Vermeylen en fait le constat en 1929. Dans ses Mémoires, il décrit "des foules hostiles, chauffées à blanc par des militants socialistes fanatiques". A Wilhéries, le candidat est couvert de bouse de vache. "Une autre fois, à Jemappes, j'ai été jeté sur la voie publique après être passé à travers les vitres d'un tramway." Les patrons du POB, Vandervelde et Spaak en tête, protestent contre ces agissements. Rien n'y fait, les leaders socialistes borains s'obstinent à exciter leurs clients.

Les mêmes chefaillons s'emploieront à anéantir les ambitions d'un gèneur, un demi-siècle plus tard. Lorsque le dénommé Elio Di Rupo adhère à la fédération de Mons-Borinage, en 1977, les mœurs n'ont

guère évolué depuis l'époque de Vermeylen. Pourquoi évolueraient-elles ? En apparence, rien ne menace l'hégémonie socialiste, qui y est écrasante, totale. A Colfontaine, l'une des communes de l'arrondissement, encadrée par le terriil du Grand Buisson, le terriil de Marcasse et le terriil du 6, le pouvoir n'a plus changé de mains depuis 1896.

"C'était une époque où il y avait un sentiment d'éternité, situe Elio Di Rupo. Le parti était tout-puissant et beaucoup de ses dirigeants n'imaginaient même pas qu'il puisse en aller autrement. Ils ont vécu des décennies en ronronnant. Quand je suis arrivé, fils d'Italien, avec un style de vie un peu particulier, ça les a dérangés. Mais ils n'ont pas pu me rejeter, car j'avais fait des études..."

Un acharné du carnet

Le premier accrochage avec la vieille garde se produit dès 1982. Pour sa première participation aux élections communales, Elio Di Rupo obtient à Mons un joli résultat, 1 513 voix. Le débutant engrange. Ses colistiers enragent. Ils l'accusent d'avoir monté une opération commando avec la camionnette de son frère, le matin du scrutin, pour couvrir d'affiches à sa gloire les panneaux proches des bureaux de vote. "Ce n'est pas la mafia, ici. Il y a des règles !", tonne le bourgmestre Abel Dubois, dans son bureau de l'hôtel de ville.

Une poignée de maîtres indéboulonnables - les "pachydermes", dans le jargon politique local - tiennent la fédération. A leur contact, Elio Di Rupo détonne. Jusqu'à ses 30 ans, ce docteur en chimie n'a jamais bu une goutte d'alcool, se contentant d'eau et de jus d'orange. Au comité fédéral, il ne se sépare pas de son cahier Atoma, dans lequel il consigne avec minutie les comptes rendus de chaque réunion. C'est en débutant comme conseiller au cabinet du ministre Jean-Maurice Dehousse, un acharné du carnet, que le futur président du PS a pris cette habitude. Méthodique, il utilise trois marqueurs de couleurs différentes pour souligner les points importants. "Ensuite, quand il intervenait, Elio s'en servait pour appuyer son raisonnement :

tel jour à telle heure, untel a dit ça", se rappelle Claude Marlier, ancien échevin de Boussu.

Rayé de la liste

Le contentieux s'aggrave en 1985. Avant les élections législatives, les places sur la liste doivent être attribuées par un "poll", un vote des militants. Une règle implicite prévaut : les candidats s'abstiennent de toute publicité. "Elio avait obtenu, on ne sait trop comment, le fichier des 12 000 affiliés, et leur avait envoyé une carte de vœux pour se présenter", indique Daniel Dorsimont, ex-bourgmestre de Quiévrain. "Un fichier de 12 000 personnes, c'est flux ! C'était un fichier d'un peu plus de 2 000 personnes du comité de Mons-centre qui m'avait été remis par le trésorier de l'époque", dément Di Rupo.

Le conseiller montois est accusé de se livrer à de la propagande personnelle. Le patron de la fédération, Richard Stiévenart, un ancien résistant surnommé "Tarass Boulba", convoque une réunion de crise. Autour d'une monumentale table rectangulaire, les soixante délégués du comité fédéral statuent sur le cas Di Rupo. Tous les hommes qui pèsent dans le paysage borain figurent au nombre : Yvon Biefnot, Robert Urbain, Maurice Lafosse, Claude Durieux, Jacques Donfut... Après plusieurs interruptions de séance, la sentence tombe. Le suspect sera rayé de la liste.

Di Rupo se souvient bien de l'épisode. S'il ne s'attarde guère sur l'humiliation de l'instant, ni sur les larmes qui ont perlé à ses yeux, d'après plusieurs témoins, il jubile encore de son habileté dans la contre-attaque. "J'ai quand même envoyé un huissier de justice, un samedi, au secrétaire fédéral parce qu'il ne respectait pas les statuts. Ils m'avaient blackboulé de la liste sous prétexte que j'avais envoyé une carte postale. Ils ont dû se rendre compte que ce n'était quand même pas un crime."

Au terme des tractations, un compromis se dégage. Di Rupo reçoit la dernière suppléance. La place ne lui laisse aucune chance d'être élu, mais elle alimente sa notoriété. Le candidat recueille plus de 4 000 voix, un score exceptionnel. Des années plus tard, le député-bourgmestre de Colfontaine, Yvon Biefnot, aura ce commentaire : "Le jour où on l'a mis dernier sur la liste, on a fait la carrière de Di Rupo". Mais pourquoi tant d'hostilité ? "C'est un personnage qui avait irrité par son omniprésence dans toutes les festivités locales, confiera le même Biefnot. Il voulait à n'importe quel prix apparaître sur la photo à côté du bourgmestre, à Boussu, à Hornu, à Saint-Ghislain... Cela provoquait un flot de reproches qui allaient tous dans le

"Ce n'est pas la mafia, ici. Il y a des règles !"

ABEL DUBOIS

Le bourgmestre de Mons s'adressait ainsi, en 1982, à Elio Di Rupo.

même sens : un culot extraordinaire !" Ulcéré, Yvon Biefnot ordonne à l'un de ses échevins, Patrick Piérart, une armoire à glace, de se placer physiquement devant Elio Di Rupo lors des feux de la Saint-Pierre, pour le cacher des photographes.

"Nous, on avait été élevés dans le respect des anciens, brosse à gros traits Claude Marlier. Si un aîné m'avait adressé une remarque comme Elio en a reçues des dizaines, je me serais senti mal. Mais lui, peu importe, c'était son chemin." L'effronté n'obéit qu'à ses propres désirs, flirte souvent avec les limites statutaires. "Vu son indiscipline constante, il a été mis quelques fois devant le tribunal du parti, il faut bien le dire."

C'est la grande ironie d'une vie politique. L'actuel chef suprême du Parti socialiste a bien "failli être flingué", ne jamais devenir ni député ni ministre ni rien du tout. "L'intention avait été manifeste de vouloir l'écartier, et donc l'exclure du PS, confirme Claude Durieux, ancien gouverneur de la province de Hainaut. Au comité de vigilance de la fédération, certains faisaient le forcing pour l'éliminer. On n'est jamais allé jusqu'à un vote en ce sens."

Grand orchestrateur

Dans l'arrondissement de Mons, les gros bonnets du PS sont tous ligés contre le perturbateur, à une exception notable, Robert Urbain. Ce ministre au long cours, ancien prof de maths à l'accent rocaillieux, se pose en protecteur d'un Di Rupo martyrisé. Mais il s'emploie tout autant à freiner son ascension. A peine le jeune Elio est-il élu député, en 1987, que beaucoup l'imaginent déjà ministre. Mais son suzerain bloque.

"Le président du parti m'a consulté avant la formation du gouvernement wallon, racontera Robert Urbain en 2010. Guy Spitaels voulait quelqu'un de ma fédération. Je lui ai demandé : à qui penses-tu ? Il m'a dit : Di Rupo. J'ai émis un avis négatif, je trouvais que c'était trop vite donner une prime à l'indiscipline."

Suit l'épisode ultra-connu de 1988. A Mons, les élections communales se transforment en plébiscite en faveur d'Elio Di Rupo, lequel doit néanmoins céder l'écharpe maïorale à Maurice Lafosse. Un affront de plus. En 1989, l'ambitieux contrarié devient député européen. Depuis Strasbourg, il planifie sa conquête des sommets. Pour le seconder dans cette tâche, il a recruté un certain Mario Longo. Cet inspecteur de l'enseignement fondamental,

ancien secrétaire particulier de Robert Urbain, va devenir le grand orchestrateur du réseau Di Rupo. Il supervise les campagnes électorales, l'action politique, les déplacements sur le terrain.

A présent retraité, Mario Longo relate avec gourmandise les épisodes rocambolesques auxquels a donné lieu son partenariat avec Di Rupo. Comme cette fête militante à la maison du peuple de Thieu, entre La Louvière et Mons. "C'était 'Les Misérables', récite Longo. Des gros, des très maigres, des moustachus... Vraiment la classe 4 de la population ouvrière - des cimentiers, dans le coin. Le déterminisme avait joué à plein. Elio et moi, on était habillés en pékins, costume-cravate, on dénotait très fort. Trente secondes après notre arrivée, une grosse lâ-

che son cavalier, attrape Elio et commence à danser avec lui. Alors, il me regarde et me dit en wallon : qué mesti ! (quel métier, NdR)"

La vedette et son impresario ont une obsession : entrer chez les "gens du cru". "Elio donnait l'impression d'être en campagne permanente, le sourire aux lèvres, la main tendue, attentif, soucieux de tout, se souvient Claude Durieux. Avec une pâtisserie ou une bouteille de vin, il s'invitait chez les gens. C'était un travail assez souterrain, que nous ignorions, à base d'opérations Tupperware, comme tout le monde en a fait ensuite."

Vient l'heure de l'ultime bataille - la dernière d'une époque, en tout cas. Pour les élections législatives de 1991, dans sa circonscription de Mons-Soignies, Elio Di Rupo est relégué en troisième position derrière le ministre Edgard Hismans et le sénateur Willy Taminiaux. Son objectif, dès lors, est simple : les écraser. Le lancement de sa campagne, à la maison du peuple de Maizières, peut être considéré comme l'acte fondateur du réseau Di Rupo. Il rassemble 450 personnes, toutes volontaires pour prêter main-forte au Montois. Ce sont les "vecteurs", selon la terminologie de Mario Longo, qui a tracé une ligne pour son champion : "activer les relais". "Parce que les relais, ça part en rayonnant. Un type parle du candidat à son entourage. Comme le type est crédible, eux à leur tour en parlent."

La stratégie réussit au-delà de tout espoir. Aux voix de préférence, Taminiaux et Hismans sont laminés par Di Rupo, qui conquiert dans la foulée son premier portefeuille de ministre, l'Enseignement. L'événement est un avènement. Celui d'un homme de pouvoir hors-normes.

**"Vu son
indiscipline
constante, il a été
mis devant le
tribunal du parti."**

CLAUDE MARLIER
Ancien échevin de Boussu.

**"Ils ont vécu
des décennies
en ronronnant.
Mon arrivée
les a dérangés."**

ELIO DI RUPO